

nous pouvons constater combien fructueuse est la combinaison de plusieurs disciplines : l'histoire de l'art, l'archéologie, les langues et la littérature classique, l'anthropologie confèrent à ce volume une dimension particulièrement intéressante. L'ouvrage contient aussi une liste des illustrations (p. IX-XV) et des tableaux (p. XVII). Il se termine par une bibliographie (p. 385-412) et un index, fort utile, des noms, lieux et concepts utilisés (p. 413-429).

Marie-Thérèse ISAAC

Perrine GALAND-HALLYN et Carlos LÉVY (Dir.), *Vivre pour soi, vivre dans la cité de l'Antiquité à la Renaissance*. Paris, PUPS, 2006. 1 vol. 16 x 24 cm, 334 p. (ROME ET SES RENAISSANCES). Prix : 26 €. ISBN 2-84050-446-4.

Ce volume réunit les contributions apportées lors des travaux du séminaire « Traditions romaines » en 2002-2003, sous la direction *bifrons* de Perrine Galand-Hallyn et Carlos Lévy, ce qui assure d'emblée que le dialogue entre deux époques sera réel et non le fruit d'une simple juxtaposition. Le thème choisi permettait des interrogations variées sur l'émergence de la conscience de soi, dans ses étapes et ses surprises, de la philosophie grecque à la pensée de la Renaissance ; mais surtout, ce cheminement marque de manière éclatante la présence constante et écrasante de Cicéron dans le processus de découverte et d'affirmation de l'individu dans ses liens avec la cité. En effet, la référence à Cicéron contribue à donner une unité au recueil. – L'introduction, qui présente rapidement chacune des composantes du livre, pourrait suffire au lecteur pour se faire une idée sans avoir à lire le présent compte rendu ; faute de pouvoir la reproduire ici, on se contentera d'esquisser le contenu de chacune des trois parties. – La question du rapport de l'individu et de la collectivité dans l'Antiquité fait l'objet de la première partie, avec une contribution de F. Gros, qui, par le renvoi aux précisions de Foucault sur le souci de soi et la connaissance de soi, pourrait avoir valeur de manifeste. Les questions d'éthique et de morale, qui réapparaissent dans le livre par la suite, y sont posées avec clarté. L'étude de G. Garbarino lance d'emblée la question de l'évolution, d'Ennius à Cicéron ; puis C. Lévy expose la théorie des *personae* cicéroniennes, centrale pour toutes ces études. Central aussi, le rapport entre l'âme et sa partie directrice, chez Épictète tel que l'analyse T. Bénatouïl. Ces quatre premières contributions fournissent donc, avec clarté et précision, une panoplie d'outils conceptuels, qui pouvaient trouver leur emploi dans la suite du livre, ce qui a parfois été le cas explicitement, et souvent implicitement. Toujours dans la première partie mais sur un autre plan, les études de J.-C. Julhe sur le suicide chez Martial, de J. Dangel sur l'identité et la place de l'Autre chez Stace, de F. Delarue sur la théologie civile de Stace, pourraient représenter la mise à l'épreuve concrète des ces outils ; les analyses précises des textes y sont nombreuses, claires et très enrichissantes. – La deuxième partie, « souci de soi et cadre civique à la Renaissance » forme le pendant de la partie antique ; la notion de l'individu y est à la fois plus riche et plus floue, ou du moins multiforme. Trois contributions dialoguent autour de la place de l'homme de lettres dans la cité, que ce soit à propos de l'*otium* tel que Pétrarque le conçoit (L. Hermand-Schebat), de la solitude du philosophe selon Agostino Nifo (L. Boulègue), ou à propos de la correspondance d'Érasme (Chr. Bénévent) ; là encore, l'ombre de Cicéron plane sans discontinuer sur les ques-

L'ANTIQUITE CLASSIQUE

79 2010

tions et les réflexions. Les trois contributions suivantes sont, elles aussi, fort intéressantes, mais leur place dans le volume n'est pas tout à fait claire pour la présente lectrice. L'étude de S. Gambino Longo sur la vertu de prudence au XVI^e siècle est bien informée, mais mériterait d'être mieux articulée au thème du livre ; celle, stimulante, de J. M. Agasse sur le lien entre souci de soi et souci du corps par la gymnastique, chez Girolamo Mercuriale, a l'intérêt de nous ramener à du concret et aurait pu déboucher sur des conclusions touchant toutes les contributions, s'il fallait quitter les hautes sphères de la philosophie pour rappeler que les pensées émanent d'hommes concrets... Enfin, la contribution de G. H. Tucker sur l'exil, le plaisir et l'écriture pose la question de l'identité avec pertinence mais s'articule davantage peut-être à la troisième partie. – La troisième partie est intitulée « la construction littéraire du moi dans l'Antiquité et à la Renaissance » : on a donc évolué depuis le thème du « souci de soi » et ce changement montre bien que la troisième partie évolue sur un autre plan que les deux premiers volets. L'angle d'attaque est beaucoup plus large, et on pourrait dire qu'on trouve ici des échantillons de ce que peut apporter cette interrogation sur l'individu et la collectivité à propos de textes littéraires ; de ce fait, l'unité de cette partie n'est pas évidente, au-delà de l'intérêt intrinsèque des études présentées : celle d'A. Garcea sur la déconstruction de soi dans l'exil que vit (et écrit) Cicéron vient comme un écho à certaines pages de C. Lévy ; Cicéron, encore et toujours, en fil conducteur dans l'étude de L. Pradelle sur la biographie de L. Bruni ; ou encore l'étude de l'*ekphrasis* chez Sannazar par M. Deramaix ou de la traduction virgilienne par Du Bellay : voilà quelques approches de la question abordée dans le livre, plus ou moins étroitement liées au sujet selon les moments. – On peut regretter l'absence d'une conclusion qui aurait fait ressortir les si nombreux dialogues entre les contributeurs, ne serait-ce qu'autour de la figure de Cicéron. Heureusement, une bibliographie commune et un index solide remédient à cela. Il est clair que la variété des approches est gage de richesse, mais rend difficile la recherche d'unité ; mais tout lecteur sait bien que cette recherche d'unité est le rocher de Sisyphe qui pèse sur tout directeur d'ouvrage collectif. Il est déjà beau et remarquable que les questions posées dans ce livre aient été réellement partagées par les contributeurs et leurs éditeurs.

Isabelle COGITORE

Perrine GALAND-HALLYN et Carlos LÉVY (Dir.), *La villa et l'univers familial dans l'Antiquité et à la Renaissance*. Paris, PUPS, 2008. 1 vol: 16 x 24 cm, 292 p. (ROME ET SES RENAISSANCES). Prix : 25 €. ISBN 978-2-84050-538-9.

Faisant suite au volume *Vivre pour soi*, cet ouvrage collectif s'organise autour de deux thèmes, la villa et la famille, auxquels sont consacrées respectivement la première et la deuxième partie. L'introduction dégage les points forts de chaque contribution et mériterait, comme pour le premier volume, d'être reproduite dans ce compte rendu. Faute de cette possibilité, on trouvera ici un rapide survol du contenu. – La partie consacrée à la villa réunit trois contributions portant sur l'Antiquité et trois sur la Renaissance. Sylvie Agache et Alain Deremetz fonctionnent en deux volets qui se répondent car, quand la première donne une synthèse très poussée sur la villa comme lieu de luxe, le second fait ressortir les revendications de mesure et de modération